

le nain de Whitechapel

Cyril Anton

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



le nain de Whitechapel

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

Un merci infini à...

Chloé Radiguet, pour son regard bienveillant,

Julien Cendres, pour la splendeur,

Georges Foveau, pour la découverte du *Lisa*,

Marc Villemain et Valérie Millet, pour leur professionnalisme

et leurs présences touchantes et sans faille.

© Les Éditions du Sonneur, 2024

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

ISBN : 978-2-37385-294-3

Dépôt légal : janvier 2024

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Image de couverture : © Hélène Bautista

Les Éditions du Sonneur

www.editionsdusonneur.com

le nain de Whitechapel

Cyril Anton



À ma mère.
À Charlotte Delbo.

« C'est pourquoi tous ceux qui rêvent
sans regretter leurs rêves, sans emporter de ces plongées
dans une inconscience féconde un sentiment
d'atroce nostalgie, sont des porcs.

Le rêve est vrai. Tous les rêves sont vrais. »

ANTONIN ARTAUD, « QUI, AU SEIN... », *L'ART ET LA MORT*

Les hommes sont les ombres dans lesquelles ils tombent. Du moins est-ce ce que j'ai pu vérifier dans l'enfer rouge de Whitechapel. Ne m'en veuillez pas de prendre la parole de façon aussi péremptoire, mais je dois faire vite et court. L'histoire que je veux vous raconter est celle d'un nain qui, malgré ses petites jambes, a passé sa vie à courir après le temps.

Je dois d'abord me présenter, car je suis un peu le décor de cette histoire. Avant d'être ce que je suis, les gens m'appelaient *Half Pint*, *Little Lord*, *O* ou *Demi-Portion*. Un jour, on m'a fait comprendre les choses tellement violemment que me voilà taillé dans cette matière que vous pouvez contempler : mi-homme, mi-pierre. Quoique je ne sache même plus si je suis un bout de trottoir ou quoi que ce soit d'humain, un mendiant ou un pavé poli par le temps ; je suis vivant, ou presque, j'ai un nom, une gueule cassée, et cela me suffit amplement. Depuis ce jour fatidique, je passe mon temps à attendre que les gens viennent raconter leurs malheurs et leur culpabilité, leurs désespoirs et leurs assassinats. Je suis la mémoire des ruelles du quartier maudit de Londres. Tout ce qu'on a dénudé devant moi, toutes ces affaires, tous

ces drames, me troublent et m'ébranlent, j'en ai parfois la main qui tremble. Je suis un confessionnal peu farouche, une archive du crime et du malheur.

Voici l'histoire d'Oscar Swinburne. Elle se confond tant avec celle de Whitechapel qu'elle aurait pu être la mienne.

CHAPITRE I

L'Origine du monde est le reflet d'un tableau de Turner

C'EST À LICHFIELD, petite ville fiévreuse du nord de l'Angleterre taillée dans la pierre et le vent, qu'Oscar Swinburne a vu le jour. Sa venue au monde avait épuisé sa mère, gente dame française à l'aristocratie corsetée, qui, en raison de son accent, paraissait venir tout droit d'un univers imaginaire.

– Celui-ci sent incroyablement mauvais, avait lancé ce jour-là le père d'Oscar à sa femme en ouvrant la fenêtre d'une main et en se pinçant le nez de l'autre.

L'homme ressemblait à un immense héron taillé dans l'encre de Chine.

– Mais d'où diable pouvez-vous sortir cela ? Vous, les femmes, vos ventres sont l'enfer de ce monde !

Dans la chambre qui, depuis quatre jours et trois nuits, s'était refermée sur les sueurs et les douleurs de Mrs Swin-

burne, le mordant de l'air qui y était entré semblait comme prolongé par un écho qu'accentuait l'humidité des draps. D'un corps à l'autre, un frisson avait parcouru la pièce. Dans le coin le plus obscur, les deux bonnes, qui s'étaient relayées auprès de leur maîtresse, s'étaient serrées l'une contre l'autre. Mrs Swinburne, couchée dans sa fièvre, avait encore gagné en pâleur. La ligature du cordon ombilical vitement réalisée par la plus vieille des servantes et l'entrée de l'oxygène dans les poumons du nouveau-né lui avaient arraché un cri, aussitôt relayé par des pleurs jumeaux venus du fond d'un couffin posé près de la porte d'entrée.

– Et à l'avenir, si avenir il y a pour ces deux choses, pensez à ne pas trop les couvrir!

Afin de le cingler de froid, le père avait jeté une serviette mouillée sur l'angelot rose qui se tordait en tous sens, pris dans l'enchevêtrement de langes trop épais pour lui. Puis il était parti en laissant la porte ouverte.

Vincent était le grand frère d'Oscar : né une heure avant lui, il resterait pour toujours son éclaircur. Le court tissu de temps dans lequel nos noms sont cousus entre deux dates est parfois cruel, et Oscar, malgré la silhouette des gens d'ici, ne devait pas croître plus haut que le sursaut d'un grand chien noir.



Oscar s'était penché pour ramasser les partitions envolées.

– Merci frerot, renifla Vincent dans un mouchoir blanc brodé de bleu.

La petite taille d'Oscar lui donnait tout loisir de servir de ramasse-miettes pour son grand frère, qui mettait régulièrement les dispositions de son cadet à contribution : Vincent envoyait valser plus que de raison vases de Chine en porcelaine bleu et blanc de la dynastie Qing (époussetés toutes les heures par les bonnes comme s'il était question de remonter une horloge), chats en faïence achetés à prix d'or à des revendeurs de trésors d'îles lointaines, chatons qui passaient leur temps à dormir à côté de leurs frères de céramique...

Oscar et Vincent avaient implicitement organisé leurs bêtises et uni leurs maladrances pour détruire la demeure familiale. Mais leur entreprise de dévastation était peine perdue, chaque objet détruit étant aussitôt remplacé. La maison Swinburne était la plus fastueusement tenue de la ville. S'il avait existé quelque part des rayons de soleil à vendre, la famille aurait rendu le monde à l'expression de ses premières lueurs et de ses balbutiements.

– Ce n'est pas grave, dit Oscar dans un haussement d'épaules et en remettant en ordre les partitions sur leur

chevalet. De toute façon, c'était *glissando*, et les instruments à vent allaient faire leur apparition, tu étais tout à fait dans l'esprit de la *coda* avec ton éternuement, frérot.

Le cadet Swinburne avait hérité d'on ne sait qui un esprit de la repartie tout-terrain.

Mr Taylor, le professeur de piano, noyé derrière la buée de ses lunettes rondes, bonhomme et provincial, fit rouler ses yeux en direction du jeune garçon.

– Mr Swinburne, retournez à votre place !

Oscar, impeccablement mis dans son gilet boutonné, grimpa sur le tabouret dans un crissement de souliers vernis et ajusta sa cravate. L'ambiance était au bois, aux lambris, et aux cuivres faux soleil.

Oscar et Vincent passaient le plus clair de leur temps dans des salles obscures en compagnie de professeurs à tutoyer Thucydide et Platon, les grands rhétoriciens de latin et les vertiges de l'ennui mathématique. Les heures à bâiller ensemble sous la poussière qui semblait s'exhaler de la bouche de ces austères précepteurs les avaient rendus inséparables. Heureusement, hennissements des chevaux et dorémifasol des pianos égayaient leurs après-midi. L'équitation et la musique, disciplines abouchées à leur programme de fer, leur permettaient de donner libre cours

à leur imagination parfois fantasque et d'offrir de nouveaux mobiles à leur haine de la censure professorale.

Maître allemand d'équitation à la moustache débonnaire, Mr Schwarz finissait régulièrement sur les bords ravinés et sinueux d'une route de Lichfield, mystérieusement distancé – puis égaré – par ses deux élèves. À son corps défendant, Mr Taylor avait dû donner en concert, un soir, un morceau de musique inédit, pièce enfantée illégitimement par Mozart et Haydn. Vincent et Oscar avaient allègrement découpé, mélangé, puis assemblé les deux partitions, juste avant le début de la représentation. Le professeur se souvint longtemps, dans la salle bondée de cette soirée fatale à sa carrière, de leurs deux rangées de dents qui brillaient dans le noir. Et n'oublions pas le professeur d'escrime, Mr Harrow. Son épouse avait consenti au mariage à cause de son long nez effilé qui le faisait ressembler, disait-elle, à un authentique mousquetaire du siècle passé. N'en parlons pas... Son appendice avait tristement terminé sous le fil de l'épée d'un des deux frères.

Tout semblait donc aller pour le mieux, n'étaient la taille du cadet et ses traits disgracieux. Sur la photographie qui ornait de son ovale le mur au milieu du salon, l'on ne pouvait que constater la laideur du petit. La mère, dont les che-

veux relevés strictement ne contrariaient pas la beauté naturelle, posait au premier plan, assise sur une chaise. Debout, une main sur le dossier, le père affichait l'autorité certaine et roide des authentiques gentlemen. Vincent, à sa droite, était son portrait craché; la blondeur de sa chevelure évoquait la douceur contenue de sa mère. Mais alors que son âge était celui de son frère (à une heure près, nous l'avons dit), Oscar, assis par terre, occupait la place attribuée aux enfants en bas âge. Son regard en disait long sur sa solitude, comme s'il avait le pressentiment qu'un drame allait survenir dans sa famille, sans qu'il y puisse rien mais dont il serait seul responsable. Alors que Vincent avait grandi et était devenu, à treize ans, un jeune homme qui pourrait faire plus tard le bonheur des femmes, Oscar avait gardé un corps d'enfant mais écopé de la laideur des adultes. Dans cette famille d'aristocrates à la lignée aussi irréprochable que le passé, le nain jetait un trouble de fort mauvais goût.

Parfois, Oscar jouait de sa taille. Il grimpait sur les meubles et attendait que Vincent passe, une lampe en bronze à la main.

– C'est moi! hurlait-il, fondant sur son frère, la bouche grande ouverte pour exagérer un déchaînement qui amusait son aîné.

À cheval, sa petite taille lui posait toutefois quelques problèmes. Si Vincent était en mesure de monter un *shire* (l'un des plus grands destriers qui soient), Oscar devait se contenter d'un *shetland* qui ressemblait à un vieil âne sorti d'un roman picaresque. Toutefois, cela ne gênait en rien les courses frénétiques des deux frères, qui continuaient à égarer leur professeur dans des landes toujours plus boueuses, reculées et anglaises. Et si la monture de Vincent était à la hauteur de ses désirs, la pugnacité d'Oscar et son magnétisme lui permettaient de tirer de son poney des performances insoupçonnées chez un tel bourricot. Oscar, pauvre ombre d'enfance montée sur Aliboron, fixant d'un doigt l'horizon guerrier et indépassable!

Dans la salle d'escrime, son agilité valait toutes les allonges de Vincent. Les deux adolescents rivalisaient d'ingéniosité pour improviser des duels à propos de tout et de rien, dans l'unique but, à défaut d'ennemi, de tuer l'ennui.



Tout comme la montée d'un *furioso*, la salle de musique servit de décor au premier drame. Deux pianos à queue noirs trônaient au milieu de la pièce, disposés l'un en face de l'autre à une distance suffisante pour que les vibrations ne perturbent pas les interprétations. Dans un coin, un piano droit d'où le nouveau professeur dirigeait ses élèves.

– *Vivace*, messieurs! N’oubliez pas de jouer ce passage en songeant au son d’une lente pluie de cristal! dit-il en faisant pianoter ses doigts dans l’air.

Oscar et Vincent échangèrent des regards étonnés mais s’efforcèrent d’interpréter le morceau du mieux qu’ils purent. Dieu seul sait, s’il jouait du piano, combien sont ardues les *Impromptus* de Schubert. L’homme dépressif à lunettes rondes qui venait d’Autriche et ne se doutait pas qu’un jour son visage, qu’il détestait tant, ferait le tour du monde, établissait des correspondances douloureuses entre sa vie et sa musique, sources vertigineuses de prouesses pianistiques. Le problème fut qu’à l’*allegro* du deuxième *Impromptu* en mi bémol majeur, Vincent perdit les pédales tandis qu’Oscar, lui, fit littéralement décoller son piano. Le nain, quasiment invisible derrière son grand instrument, donnait l’impression que les touches s’enfonçaient sous la dictée d’un vent divin faisant vibrer les cordes au bon endroit, au bon moment, et d’une manière qui rendait vaine toute comparaison avec un autre interprète.

– Oscar, vous êtes un petit prince, dit le professeur sur un ton satisfait et paternaliste, avec une pointe d’accent qui, dans un raclement de gorge, semblait descendre tout droit des sommets piémontais. Reprenons l’*Impromptu n° 4* pour Vincent, voulez-vous?

Les deux élèves réinterprétèrent *l'andante*, mouvement délicieusement triste. Le père entrant au même instant, Mr Scherzo le salua du regard et les deux jeunes garçons s'appliquèrent plus encore. Le soleil qui glissait entre les rideaux de flanelle blanche était typiquement anglais : d'un jaune mensonger tirant sur le gris. Le père regarda passer les nuages comme l'eût fait le pinceau de Turner. Sous l'énorme horloge, qui ressemblait à un métronome géant, le professeur se tenait droit sur sa chaise de velours fané. Oscar levait et baissait les yeux en direction de son père, tout en veillant à ne pas se déconcentrer. Sur la petite cheminée où couvait un feu larvé, le buste de Schubert souriait. Vincent faisait de son mieux, mais sans parvenir à se défaire de quelques mauvaises notes et fâcheux contretemps.

Le père, passant et repassant derrière les deux pianistes, finit par poser une main sur le piano d'Oscar et se pencha vers lui. Quelque chose comme de la fierté envahit l'enfant, même si, pour lui, être meilleur dans un domaine revenait à trahir son frère.

Une planche noire et laquée lui écrasa brutalement les phalanges.

– Assez, assez ! Comment pouvez-vous faire mieux jouer le plus laid de mes fils ?

Oscar se mit à trembler, ses gros doigts rayés de marques rouges ; le père venait de refermer sur ses mains sa machine à rêves. Le jeune garçon s'évanouit.

Sa nuit fut peuplée de cauchemars errants et gothiques. Des couvercles de pianos broyaient ses doigts ensanglantés tout en lâchant des notes disgracieuses. Pourtant, même prises dans l'engrenage, ses mains ne pouvaient s'empêcher de jouer ; c'était ainsi qu'aux yeux de tous il était plus grand.

L'angoisse, la vraie, commença alors pour Oscar, enfant jeté dans le monde des adultes en moins de temps qu'il n'en faut pour achever un *allegro*. Il se doutait bien qu'être aussi petit était chose peu commune, mais il n'avait eu jusque-là à supporter ni la raillerie de son frère, ni celles des autres. Il pressentait sa différence sans que cela ne le préoccupât. Il savait aussi que, devant un piano, il grandissait, et que sous ses doigts lui venaient des sensations bienfaisantes. Comment donc expliquer la réaction de son père. Alors, quoi ? Quel comportement adopter ?

Il choisit de passer une corde autour du cou de ses treize ans, s'étouffa. Mais finalement desserra l'emprise, laissa couler un peu d'air le long de sa gorge.

